

PRIX DU JURY

Les cigales de Bruxelles.

Je suis né rue de la Colline, à Bruxelles.

Ironie du sort, il n'y a là ni colline ni relief, juste une pente molle qui descend vers la gare du Midi. C'est une rue courte, pavée, grise, ordinaire. Un de ces endroits où la pluie semble n'avoir jamais cessé. Autrefois, il y avait un poissonnier au coin, une vieille dame avec un bouledogue borgne un peu plus loin, et puis des enfants un trop pâles qui se rendaient à l'école toute proche.

J'étais l'un d'eux.

Mon enfance fut simple. Une chambre, une fenêtre, et de longues heures à regarder le monde à travers la buée. Je ne connaissais rien d'autre que le ciel bas, les trams grinçants, les pierres noires de suie.

Je crois que j'avais dix ans ou peut-être onze quand la Provence est entrée dans ma vie.

C'était un mercredi après-midi sans école, un de ces jours où la pluie hésite à tomber vraiment, où la ville semble se dissoudre dans la grisaille.

Ma mère, lasse de m'entendre soupirer, m'avait envoyé au grenier chercher "un livre, n'importe lequel, pourvu que tu me laisses tranquille".

C'est là, entre un dictionnaire dépenaillé et un roman à l'eau de rose, que je suis tombé sur La Gloire de mon père de Marcel Pagnol. La couverture était usée, l'odeur du papier me rappelait celle du vieux meuble à chaussures.

En l'ouvrant, j'ai senti un coup de vent tiède.

Pas sur ma peau, non.

Dans ma tête.

Ce livre, je l'ai lu d'un trait.

Puis relu.

Puis appris par cœur.

Je me suis mis à parler avec les mots de Marcel.

À respirer l'air du Midi sans jamais quitter ma couette.

Tandis que la pluie battait les vitres de la maison, j'entendais les cigales.

Tandis que le poissonnier lavait son sol à grandes eaux, je marchais entre les genêts, les chaussures couvertes de poussière claire.

Je me suis construit un monde. Un monde parallèle où je passais mes étés dans une bastide au-dessus d'Aubagne, où j'apprenais à reconnaître les oiseaux, où je mangeais des tomates gorgées de soleil à même la main.

Je me suis inventé une famille méridionale : un oncle moustachu, une grand-mère au parler rocailleux, une cousine rieuse qui sentait le savon de Marseille.

Je les ai tant aimés.

À l'école, quand on me demandait où j'étais allé en vacances, je répondais : "Dans le Sud." Et je lançais un sourire entendu. Alors, les autres s'inclinaient. Le Sud, ça faisait rêver.

Mais personne ne savait. Pas même mes parents. Mon père ne lisait pas, ma mère courait après les courses, le linge, les jours qui passent.

La Provence était mon jardin secret. Mon abri.

Mon mensonge préféré.

Je me souviens d'un après-midi où le soleil cognait si fort qu'on entendait les pierres craquer doucement sur le sentier. J'étais assis à l'ombre d'un figuier, mon oncle Joseph roulait une cigarette et mon cousin Émile taquinait une couleuvre avec un bâton. La rivière chantait en contrebass, et tout était calme, sauf les cigales qui, elles, ne se taisaient jamais.

Je me souviens, oui. Je me souviens du goût de l'eau du puits, fraîche et ferrugineuse, du genre à réveiller les dents endormies. Je me souviens de l'odeur du pain de campagne, qu'on arrachait encore tiède pour le tremper dans l'huile d'olive.

Et je me souviens surtout de Mireille.

Mireille, c'était la fille du boulanger. Elle avait douze ans, comme moi. Les cheveux noirs, un rire qui claquait comme une nappe au vent, et des yeux qui vous retenaient une seconde de trop quand elle vous regardait.

On s'asseyait sur le muret du jardin de l'église, et on se lançait des noyaux de cerise, en se racontant des choses inutiles. Elle disait qu'elle irait vivre à Paris, moi je répondais que j'écrirais des livres. Des livres sur elle, peut-être.

Un jour, je lui ai tenu la main. Une minute à peine. On n'a rien dit. Et puis elle s'est levée, a couru jusqu'au figuier, et a crié :

- Tu viens ou tu restes planté là comme un olivier ?

Alors j'ai couru.

Bien sûr, rien de tout cela n'est vrai.

Il n'y a jamais eu de figuier, ni d'oncle Joseph, ni de rivière. Pas plus que de Mireille. Tout est né dans ma tête, dans cette petite chambre à Bruxelles, entre deux averses.

Mais je peux vous dire exactement le son que faisait la cloche de l'église quand elle sonnait midi. Je peux vous dessiner le carrelage de la cuisine, le motif de la nappe, la boîte en fer-blanc où ma grand-mère, celle que je n'ai jamais eue, rangeait ses calissons.

Je les ai tellement racontés, ces souvenirs, qu'ils ont fini par s'installer en moi comme des vrais.

Je les ai partagés à l'école, au café, à mes enfants quand ils étaient petits.

Ils riaient, les yeux brillants :

- Raconte encore, papa, quand tu as dormi à la belle étoile !

Alors je recommençais.

Et plus je racontais, plus j'y croyais.

Un jour, mon fils m'a demandé pourquoi on ne retournait jamais en Provence. J'ai marmonné quelque chose, une histoire de distance, de chaleur, de santé. La vérité, c'est que j'avais peur.

Peur que la vraie Provence me déçoive.

Peur qu'elle ne sente pas le romarin comme dans mes livres.

Peur qu'elle ne me reconnaisse pas.

J'ai soixante-quinze ans.

Septante-cinq, comme on dit chez nous.

Je vis toujours à Bruxelles.

L'appartement a changé. Plus petit. Deux pièces.

Silencieux, depuis que Jeanne est partie.

Elle connaissait mes histoires. Elle souriait quand je parlais de la Provence, mais elle ne posait pas de questions. Elle savait, je crois. Elle avait compris que ce soleil-là, je l'avais planté en moi comme un arbre têtue.

Les jours passent plus lentement maintenant.

Je ne marche plus beaucoup. Je lis encore, parfois. Mais surtout, je me souviens.

Pas de ma vie, non. De celle que je n'ai jamais eue.

C'est une chose étrange, d'avoir vécu quelque chose d'imaginaire avec plus d'intensité que le réel. Je ne peux pas te dire ce que j'ai mangé hier soir, mais je me rappelle chaque pierre du sentier qui mène à la source de mes souvenirs.

Et parfois, je me demande : est-ce vraiment un mensonge, si on s'en souvient avec tant de précision, tant d'amour ?

J'ai menti, oui. Mais sans jamais nuire. J'ai enjolivé, brodé, inventé. J'ai cousu des morceaux de rêve sur la toile rugueuse du quotidien.

Ce n'était pas pour tromper. C'était pour survivre.

La pluie ne me suffisait pas.

Je me suis bâti un pays intérieur. Une Provence en surimpression. Une carte invisible, que moi seul pouvais lire.

Et aujourd'hui, quand le soleil traverse un instant les nuages, même ici, entre deux façades humides, je ferme les yeux, et j'y suis.

Je sens la chaleur sur ma nuque, j'entends le bourdonnement des abeilles, je vois les collines danser au loin sous la lumière blanche.

Il ne me manque rien.

Je suis chez moi.

Les années ont passé.

Ce matin, je reste dans mon fauteuil.

Le ciel est gris, comme souvent à Bruxelles. Il pleut doucement, une pluie fine qui tapisse les vitres d'un voile léger.

Je n'ai pas la force de me lever.

Mon cœur bat, oui, mais plus lentement, comme s'il mesurait ses pas.

Je ferme les yeux.

La lumière filtre à travers les rideaux. Une lumière pâle, timide. Mais je la prends. Je prends tout. Chaque souffle d'air, chaque frisson. Je sens que quelque chose s'achève. Et je ne lutte pas.

Alors je laisse mon esprit aller.

Il n'a plus besoin de mon corps.

La Provence arrive sans prévenir.

Elle ne frappe pas, elle entre. Comme elle l'a toujours fait. Par une porte ouverte dans ma tête. Et soudain, tout est là.

Le figuier au bord du chemin, la terre rouge, la chaleur qui monte en spirales dans l'air sec. Mireille court devant moi, les cheveux au vent, les pieds nus dans la poussière. Elle rit. Elle rit comme seule une enfant du Sud peut rire.

Je la suis. Je cours aussi. Je suis jeune. Je suis léger. Je n'ai jamais été aussi vivant.

On s'arrête à l'ombre. Je m'allonge. Le ciel est immense et bleu, d'un bleu qu'on ne voit qu'en rêve ou dans les livres. J'entends l'eau couler quelque part, une source claire entre les pierres. Le monde sent bon.

Je suis chez moi.

Je respire. Une fois. Puis encore.

Et doucement, je m'endors.

Il n'y a plus ni Bruxelles, ni pluie, ni murs.

Il n'y a que cette chaleur douce sur ma peau.

Et la certitude que je suis exactement là où je devais être.

Le lendemain matin, la femme de ménage entre.

Elle pousse doucement la porte, appelle son client à voix basse.

Pas de réponse.

Elle le trouve, assis dans son fauteuil.

Le visage détendu. Le regard paisible, fermé.

Elle comprend.

Elle s'approche. Elle murmure quelques mots en roumain, avec une tendresse discrète. Puis elle s'arrête. Quelque chose l'intrigue.

La peau du vieux.

Elle est légèrement bronzée. Pas brûlée, non. Mais dorée, comme après une longue sieste au soleil.

Comme après un été en Provence.

Dehors, il pleut légèrement et pourtant il lui semble entendre le chant des cigales.